

on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve

Marc-Étienne Brien, *Attendrir l'écume*, p. 86

oublier la peur d'un engloutissement trop amer

Joëlle Marcotte, *PHOTOS PORTRAITS*, p. 30

RÉDACTION

Karolann St-Amand, *rédactrice en chef*
Chloé Dassylva, *secrétaire de rédaction*

ÉDITION ET RÉVISION

Audrey-Ann Gascon, *éditrice*
Évelyne Ménard, *éditrice*
Sarah-Jeanne Beauchamp-Houde, *révisseure*

COMITÉ DE LECTURE

Céleste Carpentier, Vania Célestin, Océane Corbin, Marianne Fortier, Sarah Gauthier, Thomas Génin-Brien, Charlotte Lachance, Hélène Laforest, Joëlle Marcotte, Sophie Marcotte, Laurie Michaud, Christine Mont-Briant, Marie-Anne Morin, Coralie Savard-Arseneault, Justina Uribe

AUTEUR EN RÉSIDENCE

David Fiore Laroche

COLLABORATION À CE NUMÉRO

Camille Aubry, Marc-Étienne Brien, Hélène Bughin, Roland Charbonneau, Mélie Fortin, Sarah Gauthier, Kléo-Anne Grier, Clarence Lampron, Joëlle Marcotte, Sophie Marcotte, Laurie Michaud, Louise Naya, Maxime Poirier-Lemelin, Marion Tétreault-de Bellefeuille

DIFFUSION ET ORGANISATION DES ÉVÈNEMENTS

Thomas Génin-Brien, *co-responsable*
Marie Leduc, *co-responsable*

RÉDACTION WEB

Louis-Olivier Brassard, *rédacteur web*

INFOGRAPHIE

Camille Anctil-Raymond, *mise en page*
Alexis Penaud, *responsable du visuel*

COUVERTURE

Hélène Bughin (@lismo.i.ca)

ILLUSTRATIONS

Marie-Hélène Racine
« l'univers impossible »
collage, 2020

IMPRESSION

Mardigrafe inc.

Le Pied est la revue littéraire des étudiant·es en littératures de langue française de l'Université de Montréal (AELLFUM).
3150 avenue Jean-Brillant, local C-8019
Montréal (Québec), H3T 1N8

ISSN 2561-3464 (Imprimé)
ISSN 2561-3472 (En ligne)

PROTOCOLE DE RÉDACTION

Les textes en prose (création ou essai) soumis doivent être d'au plus 2000 mots ; les textes en vers, les textes théâtraux et les bandes dessinées ne doivent pas excéder six pages. Les textes doivent être soumis en format .doc, .docx ou .odt par courriel à l'adresse redaction.lepied@littfra.com avec « soumission de texte » comme objet du message. Tous les textes seront sujets à une révision littéraire à laquelle l'auteur·trice participera. L'auteur·trice doit donc être disponible pour une rencontre dans les semaines qui suivent la date de tombée. La date de tombée pour le numéro d'automne est le 30 mai 2020.

Creative Commons BY-NC

redaction.lepied@littfra.com
www.lepied.littfra.com
@RevueLePied

Dépôt légal, 2^e trimestre 2020
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

SOMMAIRE

Numéro 27, Printemps 2020

Le Pied

[Revue littéraire]

5 au lecteur : errance saisonnière

10 brèches

David Fiore Laroche, *auteur en résidence*

16 Tant que le corps produit des déchets,
le corps est vivant.

Hélène Bughin

22 Rompre le papier de soie

Sophie Marcotte

28 PHOTOS PORTRAITS

Joëlle Marcotte

32 Pour toi, j'ai salé mon café

Marion Tétreault-de Bellefeuille

40 Chronologie d'une noyade

Maxime Poirier-Lemelin

46 nerf sciatique

Camille Aubry

50 l'onguent fait maison

Mélie Fortin

56 Filles fanées

Clarence Lampron

62 La pinède

Roland Charbonneau

72 Restes

Kloé-Anne Grier

78 Rédemption

Louise Naya

86 Attendrir l'écume

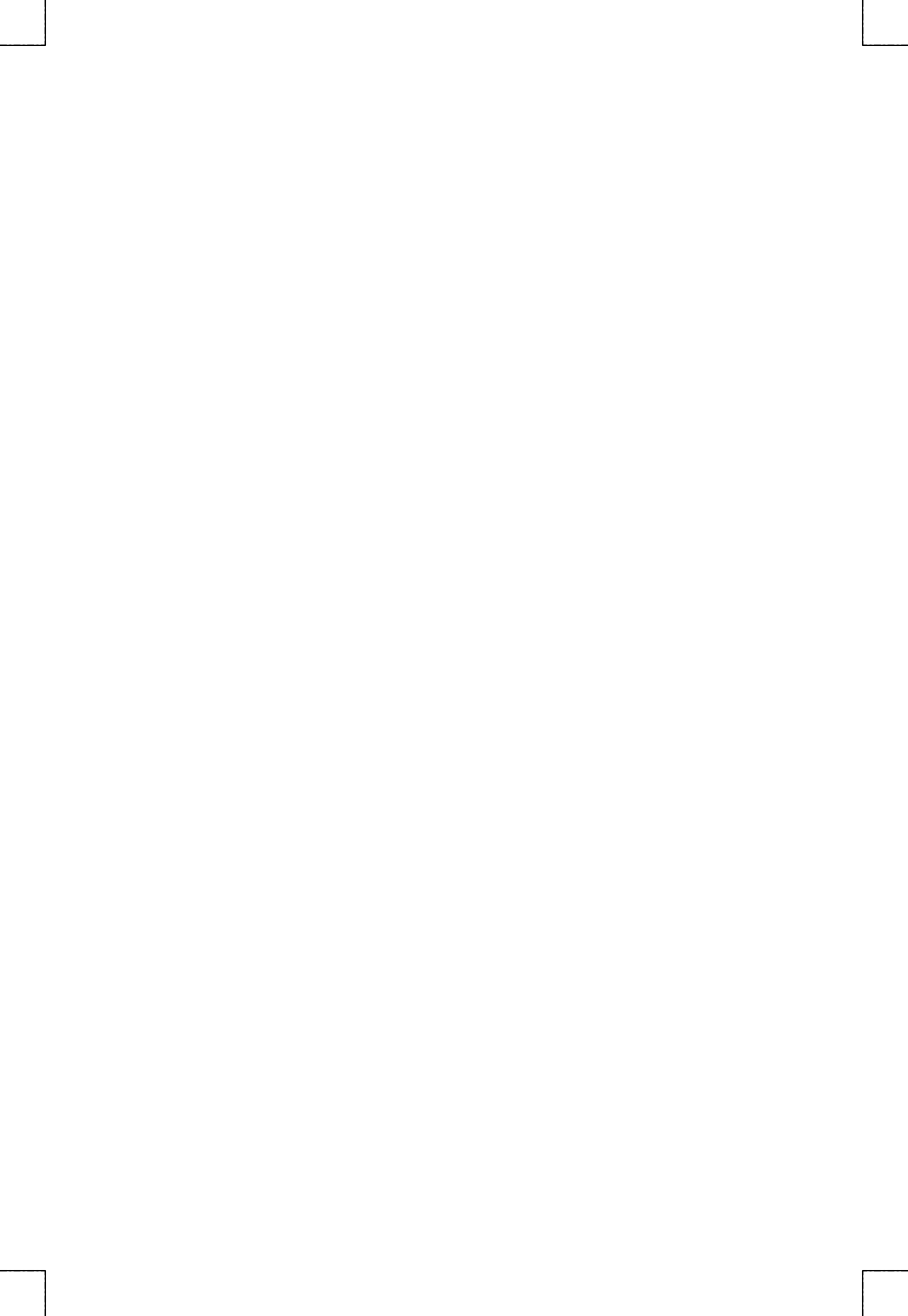
Marc-Étienne Brien

92 Toutes les dernières fois

Laurie Michaud

100 l'ampleur des nids-de-poule

Sarah Gauthier



au lecteur : errance saisonnnière

I.

dans la pénombre du bureau
les stores creusent des rais de lumière
sur le chat endormi

le désordre s'installe
mes étagères débordent
comme les feuilles de mon philodendron
(il y a un livre qui ne suit pas l'ordre alphabétique)

II.

toujours la même lumière
les mêmes fantômes

je cherche une histoire malgré les heures noires

III.

le cadran ne sonne plus
cède sa place au ventilateur
et aux pas des voisins ~~en écho~~

mes jambes ne se distinguent plus
des draps entremêlés

IV.

mes pieds se traînent vers la cuisine
l'évier plein de la veille avale ma tasse jaune

j'oublie l'écume juste avant
mon premier repas de la journée

V.

encore café froid céréales molles miettes de toasts
je perds l'appétit devant les matins fades
par la fenêtre l'orage m'attire
les feuilles dansent

dehors : la pluie perle sur le balcon
je prends un bain avec mes fines herbes

brèches

DAVID FIORE LAROCHE, *auteur en résidence*

un souffle passager gerce nos bordées de peau
et je ne trouve contenance qu'en tes paumes
recoupant l'immensité

chaque fois se perdre
au don aveugle de l'ailleurs

j'ouvre par ton hurlement qui traverse ma demeure

comment occuper les jours
sinon bavant sur nos doigts
incompréhension gomme du soir
pour trouver finitude à l'échancrure de tes joues

il faut brûler le monde
se lover aux battements des émeutes
que du sésame pleuve
en nos yeux

tes mots par la pointe du jour

sans bâillement ni écornures
regarde-moi encore
toujours encore un peu

tissons lentement résistance
à chaque contact de nos lèvres

au fil des retournements
j'habite la pierre à éroder
par nos élans magnétiques

malgré les fondrières
l'encolure d'un champ
où je t'appartiens

prise à corps
ta luminosité

je veux taire ce qui nous entoure
attraper nos chuchotements
bouffées nichant l'air
cousues sous les fronces de tes robes

viens me disperser en pailletages
pour voir comment demain est beau



Partez avec nous

l'instant d'un silence

Tant que le corps produit des déchets, le corps est vivant.

HÉLÈNE BUGHIN

depuis trois jours je vis en communion
avec une crise cardiaque
logée au-dessus de mon sein
elle se cambre
en mouvements imprévisibles

elle est gentille elle ne me tue pas
tout de suite

me susurre des raisons de fuir
en sciant doucement mes genoux
jusqu'à l'os

(inspirer huit secondes
retenir
relâcher six secondes)

si l'affaissement me saisit
à force de respirations mesurées

quelque chose
remonte le torse
écarte les viscères
et hurle

*la détente
est un piège*

(inspirer huit secondes
retenir
relâcher six secondes)

abattue au milieu du lit je décolle
en soubresauts
pointus

(inspirer huit secondes
retenir
relâcher six secondes)

*ne pas penser aux pertes
ni aux lucioles ni aux grésillements*

*ne pas penser à l'arête pointue des
graviers et des bouteilles éclatées*

(inspirer huit secondes
tenir
relâcher six secondes)

*ne pas penser aux résidus chimiques
ne pas penser à l'euphorique transe
des jours heureux*

(inspirer
huit secondes

retenir

relâcher
six secondes)

buzzée au manque d'oxygène
je me demande combien
d'aspirines ça prend
pour s'écarter du corps

si j'ai laissé un rond de poêle ouvert
quelque part

s'il faut une banane
ou un coup de gun dans la face
pour traverser la journée

la pierre angulaire est dans ma botte
le stress est sous ma peau et
l'oiseau bleu est dans les feuilles froissées
de la fin des cendres

Rompre le papier de soie

SOPHIE MARCOTTE

Vente de garage. On sort nos chaises de camping. Ma sœur porte un chandail de Harry Potter. Je suis en pyjama. Papa sort nos bébelles d'enfance. On est heureuses de se faire un peu d'argent de poche avec nos ventes même s'il pleut et qu'il n'y aura probablement personne. Les Barbie ont l'air bête dans leur bac blanc, les cheveux mêlés.

On se taquine. On rit un peu. Papa tourne en rond près de la porte. Il ne dit rien. Maman dort en haut. Elle en profite. Elle est fatiguée ces temps-ci, rongée par la maladie. On n'y porte pas trop attention. Elle a encore ses cheveux. Elle n'a pas l'air paniquée à l'idée de mourir.

Le temps passe, les clients ne viennent pas. Juste un monsieur louche qui nous dit qu'on est belles. Ça me met mal à l'aise. Je veux disparaître dans mon pyjama. Papa lui fait des jokes poches pour le chasser. Ça fonctionne. Papa nous défend même s'il a la tête basse. Papa est bizarre. Il a l'air d'avoir la tête pleine de brouillard.

C'est un matin gris comme les autres. J'ai mangé mes toasts avec mon beurre d'arachides. Je suis chanceuse : je ne suis pas allergique. Ma sœur a mangé deux croissants. Elle a les doigts gras. Ses empreintes collées partout sur les électroménagers. Elle fait parler son ventre avec ses mains. Ça me fait rire.

Dans le garage, papa attend. Il n'a pas mangé. C'est le matin où il décide d'en finir avec le secret qui pourrit dans son ventre.

On s'installe sur nos chaises de camping comme lorsqu'on allait au ciné-parc. On sort les couvertes. Il fait froid.

Papa attend qu'on soit installées, confortables.

Je n'entends pas ce qu'il dit. Ses lèvres bougent. Il ne nous regarde pas. Je devine les mots sur sa bouche. Je fixe le ciment gris, froid. Il s'ouvre, se crève. Un gouffre sous mes pieds m'avale au complet. Le monde sens dessus dessous. Une douleur que je ne connaissais pas. Je ne sens plus mon corps, j'en suis expulsée. Tout ce que je sais s'embrouille. Je me perds dans mes propres fondations. Mon univers dénudé de sens. Papa déchire le noyau. Notre famille fragile comme du papier de soie.

Maman dort au deuxième étage. Elle se repose dans un univers où les hommes la bercent. Maman ne sait rien des corbeaux que papa relâche dans le garage. Elle aura envie de hurler quand elle apprendra que papa enfonce son secret dans nos oreilles enfantines. Qu'il noircit ce qu'il nous reste de rose bonbon. Papa nous tire par les pieds pour nous expulser de notre enfance. Il décide que maman ne pourra plus nous protéger.

Honteux, papa n'arrive plus à marcher droit. Ça pèse trop lourd. Il titube et quitte le garage. Nos oreilles cillent. Nous sommes tombées dans le même gouffre, ma sœur et moi. Le monde est à l'envers et il n'y a plus de cordes à tirer pour le mettre à l'endroit.

Ma sœur ne dit rien. Nous sommes plongées dans un silence qui parle.

Nous nous tombons dans les bras. Je m'accroche à elle pour freiner ma chute. Pour faire taire les acouphènes. Ma sœur s'engouffre en moi. Je la tiens. Deux enfants immobiles dans le chaos. Le seul espace où rien ne bouge.

Maman se vêtit du noir de notre gouffre. Alarmée, elle ouvre la porte du garage. Elle est décoiffée, a les yeux cernés. Elle ne savait pas qu'il nous avouerait tout ça

ce matin-là. Un matin comme les trois mille autres où il nous avait déjà quittées. Elle l'en aurait empêché si elle avait su.

Ma mère se transforme en petite fille. J'ai envie de la prendre dans mes bras. Et de cueillir pour elle toutes les marguerites du monde. C'est sa fleur préférée.

Les jours suivants se vivent en équilibre sur un fil. Je suis une funambule. Je suis perchée sur mes souvenirs d'enfance et je ne veux rien briser. Je peux seulement tendre les bras pour ne pas tomber. Je cherche ma sœur.

Un mercredi comme les autres, au retour de l'école, papa est parti. Ses vêtements ne sont plus accrochés aux cintres. La surface de son bureau est lisse. C'est comme s'il n'avait jamais vécu ici. Avalé par le gouffre du ciment, lui aussi.

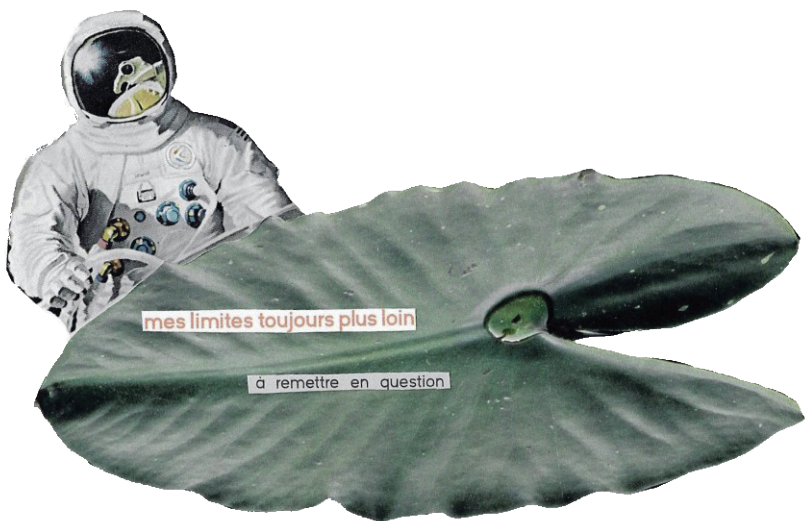
Je lui rends visite chez son ami où il habite en attendant de pouvoir se déposer ailleurs. Papa est doux avec moi. Il essaie de me bercer, mais ses bras ne savent plus comment. Depuis les aveux, je ne reconnais plus sa voix. Je cherche sa main du bout des doigts. Je n'y trouve qu'un poing fermé. Qui tremble.

À la maison, maman perd ses cheveux. Maman visite les hôpitaux. Maman meurt. Je griffonne des cadavres

sur les feuilles de mon carnet dans les salles d'attente. J'attends qu'elle guérisse. Un vide se creuse à l'intérieur. Je cherche toujours les bras de ma sœur dans le noir du monde à l'envers. L'obscurité s'épaissit. Je baigne dans une marée de goudron. Je me débats. Je me fatigue. Je ne trouve plus ma sœur.

J'essaie de me recroqueviller contre moi-même. De me prendre dans mes propres bras. Je redeviens fœtus. Je ferme les yeux pour me glisser dans le ventre de ma mère.

Maman vomit dans la salle de bain.



mes limites toujours plus loin

à remettre en question

te souvenir pourtant :
à quelques pas du parc de la yamaska, un été se meurt

enfouie sous les feuilles ocre-marron, elle charme
le caméraman et peut-être même
les oiseaux
car son rire vibre résonne malgré le vacarme dans son crâne
observe
cygnes siffleurs macreuses noires s'asphyxient à l'entendre
hurler ainsi pour une douleur à venir

mais ne surtout pas l'enterrer, elle migre déjà
en ton automne sombre

Je ne dirai plus jamais *je* puisqu'une faille s'ouvre en elle à la manière d'un déchirement abyssal capable de provoquer des raz de marée incessants et suffisamment puissants pour bouleverser les prétendus fondements de ce qu'elle croyait devenir dans une chair qu'elle croyait contrôler sans la voir comme celle d'un double qui en réalité te retenait dans toutes tes ébullitions sans jamais risquer le débordement qui me permettrait peut-être de dire *je* et d'oublier la peur d'un engloutissement trop amer.

Elle te toise face au miroir dans la toilette des filles.
Son visage décomposé la dégoûte.

Elle le frotte, le laboure pour lui enlever le plus
d'épaisseurs possibles.

La première couche se liquéfie exhumant ton écorce
salée et tes redoutables fonds : sédiments rocheux qui
entravent notre respiration.

Elle continue à gratter, à arracher ; chaque strate la
fait sombrer, s'engouffrer de plus en plus creux dans
tes joues et derrière tes yeux.

Face au miroir dans la toilette des filles, ses os refont
surface, saillent, jaillissent avec une violence qui
t'étouffe encore aujourd'hui.

Des orbites s'épanche l'eau croupie du lac : une odeur
de feuilles en putréfaction, des dégradés de gris aux
éclats impossibles dans lesquels je te vois sans filtre.

Et ton abjection, je la dis enfin.

Pour toi, j'ai salé mon café

MARION TÉTREAUULT-DE BELLEFEUILLE

Je regarde les encyclies, créées par mes larmes, mourir sur les parois de ma tasse préférée. Le silence du matin a repris sa place dans la cuisine. Je sens ton regard s'appuyer sur mon visage inerte et dégoulinant. Je ne sais pas quoi dire, ni quoi faire. Je peux juste regarder mon café refroidir, entendre la porcelaine réverbérer tes paroles. Je reste muette et je termine mon café sans me presser. Je me lève lentement, me porte difficilement à l'évier et lave la tasse aux fleurs bleues. J'étire mon bras et récupère son homologue aux fleurs jaunes. Tu me suis du regard, je n'ose pas regarder tes yeux. Tu te terres dans la distance, qui a toujours existé, entre les mots et toi, entre toi et moi. Ça ne m'étonne pas, mais ça me froisse le cœur. Je fais le tour de ton appartement, en ramassant toutes mes affaires jusqu'à ce qu'un monticule de mes babioles se forme au pas de la porte. Dans ma tête, je fais l'historique de tous ces achats, de tous ces petits déménagements. La brosse à dents, un classique, a été la première à prendre place dans ton quotidien. Ont suivi les culottes, les bas et le t-shirt de rechange. Et ma couverture douce.

C'est toi qui l'avais trouvée chez Renaissance. Tu me l'avais passée dans la face pour me convaincre de sa douceur. Je ne voulais pas d'une autre doudou. J'aime la mienne, même si elle est usée et que sa couleur se fade. Tu m'as dit que ce serait une version pour ton appart. *Comme ça, t'oublieras pu la tienne pis tu pourras toujours avoir elle au cas où.* Le prix sur l'étiquette était convaincant, alors ça a abouti dans le panier. Tu trouvais ça cute qu'à 31 ans, j'aie encore une doudou. Je trouvais ça cute que tu trouves ça cute.

Dans le tas tragique se trouvent aussi deux cahiers de notes de cours tout cornés. Ils me rappellent cette fin de session où j'étais venue directement chez toi pour fêter.

Tu m'attendais avec du gin tonic citron et des dumplings. Ton balcon accueillant, le paquet de clopes ouvert et le speaker festif. On s'était assis face à face. On alternait dumplings et gorgée, gorgée et bouffée. Tu m'écoutais bitcher contre ma prof d'écriture télévisuelle et tu riais à chacun de mes tabarnak. On se parlait de nos projets, tu me posais des questions sur mes écritures, et moi sur tes mixes. Tu faisais encore ton intéressé, à l'époque. C'était le fun. On a regardé le soleil se coucher derrière la montagne et quand la nuit a tout englouti, on a sorti nos yeux ronds sur Saint-Laurent.

Ces cahiers-là sont désormais inutiles et vont certainement aboutir dans le bac vert. Je préfère encore m'en débarrasser moi-même, juste pour que tu ne jettes rien d'autre de moi. À ça s'ajoutent des produits de toilette disparates et accessoires : crème à main, bandelettes pour s'arracher les points noirs, crème à pieds, masques capillaires, etc. Tous ces articles jamais utilisés auraient dû servir à une soirée de détente, au lieu de la folle nuit de danse et d'abus pour laquelle nous avons finalement opté. Sur cette panoplie d'objets hétéroclites, une myriade de livres : romans, essais, poésie, philosophie et manifestes féministes jouent la cerise sur le sundae.

Et parmi ce bordel, mon dernier achat : le couple de tasses.

C'est leur look « je pousse dans le bahut du chalet de mamie » qui m'avait convaincue de déboursier un faramineux cinquante cennes. Les tasses ont fait leurs nids le lendemain matin dans tes armoires et, depuis, on buvait dedans. Celle arborant des centaurees des montagnes (ou des chicorées sauvages, je n'ai jamais été sûre) m'avait séduite. L'autre représentait de simples pissenlits, mais était tout de même charmante. Chaque matin où je me réveillais chez toi, je posais la main sur l'une d'elles, décidée à laisser le destin choisir mon récipient à

café. Je tombais inévitablement sur celle aux fleurs jaunes et, chaque fois, je lâchais un « merde » pas très crédible et tu riais avec moi de mon caprice floral inassouvi. J'acceptais tout de même mon sort et te laissais prendre la tasse aux fleurs bleues. Tu me servais ton café fort et on s'emmitouflait ensemble dans le doux silence du matin. Lors de nos journées de congé, les tasses pouvaient rester remplies de café pendant plusieurs heures. On les traînait de la cuisine au bureau où, chacun de notre bord, on travaillait sur nos projets (toi sur ta musique, moi sur mon roman). Des fois, on les traînait du bureau au balcon, le temps d'une cigarette et de se tenir au courant de nos progrès. On troquait éventuellement les cafés pour des bières. C'était notre diète de congé.

J'arrive chez moi, chargée comme un mulet, avec mes sacs remplis de futurs déchets. La seule chose que je range immédiatement, c'est le couple de tasses fleuries. Je les place au fond de l'armoire, comme un mauvais souvenir qu'on veut oublier. Je laisse choir mes sacs et le reste de leur contenu sur le plancher du corridor, sans avoir la force de plonger mes mains dans les cendres de nos bons moments. Pendant quatre jours, je vais enjamber le bordel créé par notre rupture, avant de le sacrer à la poubelle. Pendant quelques mois, je jetterai des bouts de toi et de moi,

de nous. Je ferai le ménage pour bien désencombrer ma tête. Je la préparerai pour quelqu'un d'autre, peut-être une personne qui m'aidera à jeter les dernières poussières.

Il choisit la tasse aux fleurs bleues.

Ça me fait un petit quelque chose. Cette tasse me rappelle tes crottes d'yeux et ton haleine du matin, même si ça fait quelques mois que je l'ai déracinée de ton armoire. Je travaille fort pour la dissocier de toi. Ça faisait deux semaines que je me forçais à boire dedans, à m'en servir pour noyer les derniers souvenirs de notre relation. M'en affranchir tranquillement. Je réussis.

Ce matin, il se tient devant l'armoire et choisit celle-là. Il observe longuement la tablette garnie de tasses dépareillées, colorées et biscornues et il choisit celle-là. Il aurait pu choisir celle en forme de vache, celle avec une baleine dans le fond ou l'autre glow-in-the-dark, mais il décide de prendre une tasse semi-brune avec des fleurs bleues. Je lui dis merci en silence, avec ce rictus qu'il questionne et que je feins être involontaire. Je prends sa petite sœur aux pissenlits, l'air de rien.

J'ai les cheveux en chantier, les crottes sur le bord des

yeux. Il a son haleine d'état végétatif. À l'intérieur de nos tasses, dans mon café noir et le sien avec un peu de lait d'amande, se noient les derniers souvenirs, à la fois doux et douloureux, que j'ai de toi. À l'intérieur de ma tasse, aucune eau salée ne tombe de mes yeux. J'ai finalement compris ce que les B.B. voulaient dire par « pourquoi t'as salé ton café ? ».

Pour saler un café, il faut simplement pleurer dedans.

Ce matin, j'arrose avec ce café-là de nouveaux souvenirs. Je repars la machine. Mais une machine adoucie, nettoyée, bien huilée.

J'embarque dans quelque chose d'autre, avec quelqu'un d'autre. Un copilote, un vrai. Avec une bonne playlist de roadtrip, un sens de l'orientation et qui n'a pas peur de gaspiller ses données cellulaires dans Google Maps. Je mets la clé dans le contact. J'ai ajouté un siège en bille de bois, des dés poilus au miroir, un sent-bon « marché d'épices » et une légendairement québécoise madame polynésienne qui danse le Hula.

Je pars dans mes vapes et je m'imagine les traits rêches de ton visage, tes tics, ta voix profonde et je te fais me dire tout ce que j'aurais dû entendre. Des mots qui m'auraient apaisée du temps où on était ensemble. Je te fais dire des choses douces et gentilles.

Des phrases que tu n'as jamais dites et que tu ne diras jamais.

Je redescends dans ma cuisine, après ce qui me paraît avoir été de longues heures de conversation. Ce matin, c'est lui qui est là. C'est lui qui, contorsionné sur sa chaise, tient la tasse aux fleurs bleues et m'observe avec ses immenses billes vertes. J'ai le sourire facile quand je le vois. Normalement, j'essaierais de deviner ce qui se cache dans son regard. Normalement, j'analyserais la distance entre sa main et la mienne, s'il détourne les yeux quand il me parle, ses soupirs, ses rictus, ses tics, le mouvement de ses sourcils et même ceux de ses orteils. Normalement, je me rendrais folle à chercher ce quelque chose qui n'existait pas avec toi. Mais je reste saine et je ne cherche pas. J'ai déjà trouvé.

Il porte sa tasse à ses lèvres et prend une lampée de café. Même si la moitié de son visage est cachée, je sais qu'il sourit. C'est là que je remarque que cette tasse va tellement mieux à lui qu'à toi. Parce que, derrière elle, il m'aime aussi.



**Se souvenir
des belles choses**

Chronologie d'une noyade

MAXIME POIRIER-LEMELIN

2019

Chercher « toilettes neutres » sur le site de l'UdeM

Noter dans un calepin :

Jean-Brillant

- B-1265-2 / B-1265-4

- B-2217 / B-2315

- B-2352 / B-2356 (mez)

Max-Caron

- A-3436 / A-3438 / A-3461 / A-5447

- A-7461 / A-8461 / A-9483 / A-9485

Lionel-Groulx

- C-1099 / C-1101 / C-2155

Être déçue en fait des toilettes pour handicapé.e.s unitaires mais pas le choix c'est mieux que rien après tout j'ai des roues dans la tête qui m'empêchent de penser
Retourner une seule fois dans les « toilettes des femmes » durant un examen parce que descendre monter deux étages ça prend trop de temps met les bonnes notes et la vessie en péril

2016

Ne pas se brosser les dents ne pas attirer l'attention ne regarder personne jamais peur des regards qui sifflent figent ou pire de leur absence qui confirme

2015

Se faire regarder de travers dans les toilettes des femmes rire trouver ça étrangement libérateur (puis le malaise qui ronge son chemin du cœur au ventre le choix qui n'en est pas un tout semble soudain si absurde)

2013

Observer les pénis gravés dans la peinture mais pas les vulves parce qu'il n'y en a pas penser c'est comme menstruation le mot sonne mal donc indigne d'ébauche tombera dans l'oubli de l'Histoire

2011

Aller aux toilettes entre filles entre amies jamais seule avec ses yeux qui fuient s'enfargent au coin du mur c'est divertissant ça évite les situations gênantes le regard à sa place sur les mains qui se lavent sur l'autre qui parle mais jamais sur le miroir

2010

N'en parler à personne même pas à sa meilleure amie
seulement être bâillonnée des tripes première chicane
je suis désolée en larmes j'étais juste pas capable de
conjuguer saigner jusqu'à la fin des temps

Déballer des serviettes sanitaires le bruit ostentatoire
faire lentement ou très vite mais silencieusement
sinon tout le monde sait se dire je m'en fous mais
quand même s'abriter des oreilles immenses qui
reniflent le sang

Utiliser pour la première fois les petites boîtes de
métal qui grincent à tue-tête la joie d'être femme

2009

Se changer dans les toilettes les pudiques dans les
cabines les autres à ciel ouvert soudainement savoir
son corps et celui des autres : les poils ça commence
mais tout arracher ou bien se cacher sinon les yeux
qui murmurent d'un bureau à l'autre tombent du ciel
comme des pierres

Décider les cabines se dire pudique mais en fait des
milliards de Vénus plus fillettes que soi qui hurlent il
faut souffrir pour être belle en fait choisir la honte à la
douleur en fait courir dans la gueule du loup qui se
referme d'un loquet

Entendre l'amie qui chante faux en se changeant la
source de sa peur de chanter en public peut-être que

je chante faux sans le savoir moi aussi peut-être peut-être que mes sens me chuchotent des mensonges que tout le monde rit de moi me méprise se dire ben non mais penser oui peut-être on sait jamais en fait sûrement peut-être je sais pas donc seulement chanter sous la douche toute sa vie en se torturant de et si jamais

2007

(quand il n'y a personne) Aimer la couleur de ses yeux ses taches de rousseur sans être rousse détester son nez la texture de ses cheveux la forme de son visage (du coin de l'œil) Se trouver pas si pire jolie peut-être mais non ça ne se pense pas il faut se croire laide si on se regarde trop dans le miroir les autres vont dire elle se pense belle mais elle est laide si on se regarde pas dans le miroir elles vont dire elle est laide mais au moins elle est gentille ça la rend pas si pire en fait se vouloir invisible si je ne regarde pas personne ne regardera

2005

Entrer dans les toilettes des filles pour se changer en maillot de bain regard dédaigneux qui prononce les garçons c'est de l'autre côté avoir honte refuser de se

changer de se baigner détester le camp de jour et la piscine pleurer s'il te plaît s'il te plaît je veux pas y aller je suis allergique promis juré j'ai juste mal profond dans mon ventre à chaque fois

2003

Demander à maman pourquoi ne sait pas comment répondre dit quelque chose à propos de c'est comme ça c'est tout

Dire ok alors en construire une habitude ne plus poser la question

2002

Pas de division ni de portes aux cabines parce qu'à cet âge-là on est tous pareils : on peut s'enfermer dedans sans faire exprès crier personne pour ouvrir se salir en rampant à l'extérieur ou se noyer dans la cuvette en cherchant une issue



même à l'ère du

MIRACLE

Les 24 écrans de télé récupérés

pleurent en fond de trame

nerf sciatique

CAMILLE AUBRY

H1

ils parlent d'impulsivité il faudrait se contrôler je ne peux pas non pas moi je ne peux pas sans amour même pour tes bras quand ça n'ira pas je veux vivre m'essouffler me noyer tout pour me fuir aller jusqu'à me détester tant pis pour moi tant pis pour nous mille excuses je cours déjà plus loin que moi je me bats déjà contre mes pas impossible de me défendre contre ça idées insidieuses dictature délicieuse tant qu'on la laisse farder nos paupières fermées il faut en prendre et en laisser me reprendre et te laisser ne me blâme pas j'en ai déjà assez de moi de ma prétendue liberté elle me glisse entre les doigts contraste acéré sur mes poignets liés fatigués qui ne peuvent plus me supporter c'est une prison de chair prison de mots gravés tatoués à même mon imaginaire mettez-moi dehors je n'en peux plus de mon corps impatient c'est du vent c'est du temps que je perds je me permets de me le dire il vaudrait mieux tricher mais comment m'échapper je suis sans subtilité c'est tout ou rien je suis tout je ne suis rien

H2

je veux le monde ardent mordre dedans mourir
la bouche pleine des mots que j'ai léchés des
poèmes que j'ai recrachés leurs points sur mes
cuisses grains de beauté dessins à colorier de
mes malheurs que je ravale pour retracer les
lignes de ma colonne vertébrale à la recherche
de lésions de semblants d'explications tout pour
innocenter mes synapses altérées de cette
étrange subversion qui me pend aux lèvres de
tes aspirations elles ont un nom qui ne
commence pas par ma saison je transpire mon
désir je le ris le souris me méprise d'être sous
ton emprise si seulement je pouvais m'empêcher
d'être perdue dans mes feux qui ne sont
qu'artifices explosions de mots vides à tes
oreilles bruits sourds murmures insistants qui
s'échouent sur ta peau je me heurte à ta porte
fermée j'apprivoise l'écho de ton refus prête à le
déguster je cherche mon corps derrière tes
regards mais il n'y a rien à y trouver

impasse

mes lèvres laissent s'échapper le parfum de ma fierté fragmentée j'ingurgite tes traits par peur d'oublier ton visage le jour où je te fuirai pour continuer à exister c'est à se demander si je n'ai fait qu'imaginer ce sol sous mes pieds tout ce temps témoin de tes jours qui passent sans moi immuable pour ne pas quitter cet arrière-goût de possibilité je ravale ma salive et j'attends j'use mes souvenirs et j'attends en me convainquant que ce sont les constellations que je caresse mais sous mes doigts il n'y a que l'idée de toi il faudrait ouvrir mon crâne et me déconnecter redémarrage forcé pour oublier tes bras toujours tes bras nul autre que toi qui ne me remarque pas je me demande même si je suis là suis-je là



rien à crisser

dans l'imaginaire

l'onguent fait maison

MÉLIE FORTIN

J'suis en route à pied mêlée
j'veais lui dire

mais en même temps

ses cheveux bruns frisés, motton bonheur tactile
pool ok permis, cinquante dollars en poche jockstrap
fin d'saison sportive, toute flambée en moi sa blonde
les belles piasses
dans une théière vert-de-gris
portion babiole
de toitures d'églises périmées et le Japon
soluté nuage contenant lait végétal et soupirs
en fuite de nos bouches débordées

de sexe poing sur to-do list

problème molletonneux
la courtepointe en carrés d'eczéma
blottie sur désir absent
de mon côté prédictif
j'oublie plusieurs, plusieurs coups
si j'enlace un remède guillotine
excuse pommade
servie pour tous

ces mots fourrés
entre french et langue collée sur cadavre froid
nos gorges trous de crayon
vocables vides ne pouvant nommer
libido fâchée par la tendresse
l'habituel
criss je l'ai aimé

l'espace du trajet vers lui dire
mes utopies fossiles dans matière grise
d'ennui précipité
souvenirs pathologiques
devenus effaces de notre copie brouillon
speech par cœur en tête
je lip-sink nos dépouilles

parce que lorsqu'on baise
j'pense jamais à lui
mais quand j'me masturbe
doigts bien enfoncés
laptop sur les genoux
chandelle de goyave
pis fleur d'hibiscus sur table de chevet
j'ai son minois en annexe

son air
larynx poumons fibrome
toux pis crachats d'asphyxie
mon corps membrane

sous poinçon
de ce sourire tenace
qui grabuge
au même titre que nos rictus transylvaniques
hantise monotone
pareille aux bordels soubresauts
confettis d'orgasme
surprise

j'me caresse en cachette
engluée au tapis des chiottes

la honte

pour seul stimulus
pendant qu'il époussette notre trois et demie
collige une à une les graines de toasts

j'anticipe mes godasses coincées
au paillason bienvenue
pas capable de taper même une porte
j'ai l'esprit zigzag, le courage choke pis mon audition torpille

pièges à folie dans l'allée des rues congelées
mes bottillons glissent
sur flaque
gueule cassée par la tempête
souffle à souffle palliatif
dans un décor monochrome

me voilà invalide
plaie supplémentaire
sur denim cramoisi
exhibant souillure dans l'hiver
non loin de chez nous

je beugle un baragouin pour épuiser les vérités

fuck aux piétons
obstacles sur chemin quand je tombe sur pattes
miaow
femelle en bitume
je mauvais présage
le face à face
six pieds sous givre
happy c'est pas toi, mais nous
monticule du beau monde
au centre du carrefour giratoire
je plainte aux lumières rouges
gospel de klaxons
la déesse chasse-neige en auto de proies
déchirant viscères et les intestins grêlent
enfin

il m'aperçoit jouer la donnée aberrante
par fenêtre salle d'eau
qui bouille et boucane
je respire
mon problème

envahi de gouttelettes

quelle piste de course inusitée
je prédiction
un chien d'amour scalène
terrier protecteur mais invivable
qu'il faut savoir quitter
comme on abandonne dans le champ
vitrage entrouvert
le bourreau douche téléphone
me rappelle d'attendre

un retour avec pansements

avant de m'asseoir sur la causeuse
merci merci beaucoup de fois
pantalón tranché au sol
ma blessure gros pixels
plus laide qu'imaginée
je larme garnotte
dans ma dentelle et un manteau
il éparpille
sa senteur antipelliculaire
odeur propre et rangée
alors que j'empeste le naufrage
vers à soie
de merveilles, merveilleuses larves
qui colmatent et me réparent

j'admire ses phalanges et toutes ces choses qu'il exécute avec les mains et si maintenant elles strangulaient pour tuer ce qui n'existe pu voisins dans la télé chanteront il était doux on savait qu'on savait sportif trop bien dans quartier sous silence pis jeune fille seule dans routine pour deux ça marche pas les mains casse-cou comme elle chez lui demain on passe grosses pokes dans face on tire on criss nos vies en braises parce que j'sais pas m'ouvrir sans donner mal au genou becky bobo sur mon plaster pis sa tranquillité pour patcher les manques

lentement
il me soupire
ça valait le coup.

Filles fanées

CLARENCE LAMPRON

sorcières de ruelles sur nos autels décompositaires
lieux infâmes des carcasses abandonnées
sous nos pas les briques tachées du cycle
nous nous effriterons reines inviolables

sur les barreaux de fer forgé nos bijoux rouillés
dans les fenêtres les marques
de nos doigts amputés
inscrites sur chaque parcelle de nos territoires
nous décimerons les intrus nos sexes les démembreront

fractionnées dans les étroites crevasses les sorcières
acides se décharnent en miettes poussières suffocantes
la cendre engluée nos écoulements performeront les
sacrifices
et de la pourriture nous sculpterons nos trônes en
marbre
nous sommes filles de personne

saccager piller prendre tous les enfants pour les jeter à
la mer et des mauvaises herbes fleurir jusqu'à
l'étouffement des surfaces hautes délabrées
nous serons les chiennes nous garderons le dernier

cercle et dans les chemins sombres nous attendrons
en succubes pernicieuses tous ceux sur notre passage
nous serons sanctifiées royales aux cortèges des
damnées

désobéissantes nous écrirons sur les murs avec la craie
osseuse de toutes celles qui sont toujours prisonnières
des décombres

les couronnes noires brisées myriades étincelantes
le gravier et la terre et les déjections
sorcières abrasives chimiques abjectes
nous sommes indélébiles

et le jour elles brûlent

les petites criss de fées mal tournées dans nos terriers
des ravins sur le bord de la 15
nous acérons nos ailes opaques gravées aux scalpels
diaphanes
la terre en bouche nos corps décortiqués couverts de
boue offerts en appât

nos gestes grotesques lourds de sens nous ne sommes
pas légères
ancrées dans le discours

les mots ne seront plus que déchets
de lettres nous nous les approprierons et les
recracherons fondues
pervertir le langage pour retirer toute parole possible
nous ne serons plus dénommées
diminuées décimées déracinées
imbiber le son et absorber l'oralité

scintillantes dans les sentiers nous écorchons les
arbres les forêts se plieront à notre volonté de la
révolte organique l'écorce entre les dents les ongles
les moindres pores de nos peaux blafardes nous nous
érigerons charognardes retournant chaque pierre à la
recherche de nos sœurs disparues

enlevées elles ne reviendront jamais à la surface

le clitoris de la fée des étoiles palpite sous la lentille de
la caméra

nous ne tairons jamais la jouissance
nous chasserons les exciseurs jusqu'aux derniers nous
les corsèterons
nos poitrines déverseront le fiel

féeries cauchemardesques nos cicatrices vestiges et
ruines des éclats reçus au visage au ventre
à la plus infime courbe de la hanche
nous tapisserons les cavités de nos membres décalés
au bas des falaises nous avons jeté nos longues
chevelures emmêlées et notre innocence dérisoire
fées déviantes acculées dérégées
nous propagerons l'hystérie


et la nuit elles transgressent



Le hasard

plus que jamais

EST UN COUTEAU



**Un monde incertain
dans lequel nous ne
pouvons pas tout prédire**

à moins que tu te sentes chez toi ici

La pinède

ROLAND CHARBONNEAU

Quelques gouttes d'eau perlent le long de son dos, sous sa chemise mouillée par ses cheveux. Il les éponge avec sa serviette, qu'il place ensuite sur la rampe de l'escalier, si étroit qu'on dirait une fente dans le plancher. Toutes les portes du corridor sont fermées, et elles se renvoient la pâleur du jour, coulant à peine de l'unique fenêtre. Prise dans l'angle formé par la maison et le vaste appentis, la fenêtre donne sur la voiture stationnée dans l'arrière-cour. En s'approchant de la fenêtre, contre la peinture écaillée et poussiéreuse des carreaux, il parvient à jeter son regard un peu plus loin, près des chaises entourant le feu éteint de la veille et la forêt derrière. Il se retire et se brosse les dents au petit lavabo juste de l'autre côté de l'escalier, encombré de brosses à dents et d'un tube de dentifrice tordu. De retour à la fenêtre, l'odeur de vieux bois, mêlée à celle de la poussière, crée ce bouquet étrange que l'on retrouve dans les vieilles maisons, non pas chargées d'histoire, mais de petits gestes qui s'oublent dans le passage des journées.

Ce qu'il aperçoit se revêt parfois d'étranges courbes, créées par l'irrégularité du verre des carreaux. Par celui du bas, la voiture a une portière plus grosse que

l'autre. Par celui de gauche, le mur est bombé comme du papier mouillé. La forêt devient une sorte d'aquarelle changeante, se précisant et se brouillant au gré de ses légers mouvements. Il s'appuie d'une épaule contre le mur, ajuste les manches de sa chemise et retourne à l'étude des carreaux de la fenêtre. Il reste un moment comme ça, à mémoriser le tableau, l'emplacement de chaque branche, de chaque petit caillou, des lamelles de gazon. Il remarque un petit affaissement à la lisière de la forêt, un sol piqué de hauts plants de rhubarbe dont les larges feuilles couvrent ce qui semble être un ancien chemin grimpant derrière les arbres. Quelques herbes, entre les feuilles, sont brisées à la racine, comme piétinées.

D'entre les chatolements du soleil nouveau tout autour de ses yeux, il voit les larges feuilles ployer sous une main pâle, les herbes disparaître sous quatre souliers, et de cette confusion verdoyante sortir Margaux et André, rendus oblongs par les irrégularités du carreau.

Margaux vacille un peu, se laisse tanguer, effleurant André à la mesure des battements de son cœur. André marche lentement, passant parfois le bras autour de Margaux lorsqu'elle oscille de son côté, ou le laissant pendre là sinon, un peu bêtement. Tous deux ont les yeux chargés d'une chose plus douce que la fatigue et

moins langoureuse que l'amour – ils quittent l'ancien sentier sans tendre le cou, sans regarder au sol, sans se soucier de quoi que ce soit. Ils ont oublié leur gêne dans le petit champ, ils se sont oubliés, ailleurs.

C'est d'abord seul, pris d'une étrange lassitude, qu'André avait erré sur le terrain autour de la maison, quelques jours plus tôt. Cet après-midi-là, il portait son imperméable, sous un ciel bas et gris. Le vieux chemin longeait la pente, entourait la fin de la colline derrière la maison. Il était encombré de hautes herbes qu'il enjambait, évitant les ronces. À quelques rares endroits, le sentier traversait une petite pinède toute de brun, sorte d'alcôve de branches hérissées et sèches coupant l'espace au-dessus du tapis d'aiguilles qui craquait sous ses pieds. Il avait passé un moment là, assis parmi les aiguilles, à observer l'air immobile du sous-bois. D'un côté, elle laissait d'étranges petites plantes vertes ramper en elle, glisser en coulées aussi lentes que les saisons. Le ciel pâle et morne n'avait rien à lui offrir cette journée-là, mais au cœur de cette minuscule pinède, il ne trouvait rien d'autre que l'envie d'y retourner avec Margaux, de lui montrer cet endroit qu'il avait pensé garder pour lui. Pourtant, une sorte de force, de vacillement en lui faisait chuter l'importance qu'il accordait d'ordinaire à ce genre d'endroits solitaires. « Oui, il faudrait montrer tout cela à Margaux, » pensait-il cet après-midi-là. « Elle

vacille maintenant, toute entière en moi et à côté de moi, frémissant encore dans son manteau, tassant sans effort ces grosses feuilles de rhubarbe qui cachent le sentier, il ne faudrait peut-être pas trop y passer, se dit-il, pour qu'il reste caché, qu'il reste nôtre. »

Margaux s'accroupit devant la végétation rampante. André est assis à côté d'elle, observant les quelques taches de bleu lui parvenant furtivement d'entre les bouquets d'épines, d'entre les branchages tordus des pins.

Ce sont de très vieilles plantes, André.

Ah bon, je ne m'y connais pas trop.

Mon père me disait toujours quand j'étais petite que ces plantes étaient là du temps des dinosaures.

Tant que ça ?

Tu vois, ces petites choses, toutes fines et faites par étages, chaque rameau en étoile se superposant, ce sont des prêles, une petite plante qui pousse aussi sur le bord des marécages. À côté, ce sont des lycopodes, qui habituellement rampent sous les feuilles. Mon père en voulait dans le jardin, on en rapportait dans des vieux pots de crème glacée, mais ça ne prenait jamais.

D'entre les irrégularités du carreau, il remarque des ombres vertes dans les poches du grand manteau de

Margaux. Elle a dû faire à André la leçon des plantes et des tisanes de sapin. Cette infusion qu'elle avait faite une fois sentait la résine dans toute la maison, on se serait crus en forêt. L'odeur avait rouvert en lui de grands bois et de grands espaces, mais cette fois-ci, dans l'engourdissement d'André et Margaux qui descendaient du sentier, un univers de souffles et de chaleur lui apparaît. Comme transi de leur heure à eux, il voit soudainement si loin entre les arbres, entre les minutes. Il se retrouve à envier cette plénitude instable et incompréhensible, ce frisson puissant qui traverse André de part en part depuis quelques jours, depuis Margaux.

Elle avance d'un pas ferme, éloignant André de sa pinède, l'emmenant ailleurs dans le sentier, plus à l'est, là où il s'ouvre soudainement sur un champ fleuri, pas plus grand qu'une cour d'école, laissé à l'abandon. Une brise plus chaude, lourde de senteurs et de pollen, vient enlacer André alors que Margaux s'y fond déjà. Le soleil est bon, il grille un peu le pré qui libère de nouvelles odeurs d'herbe fraîche et de verdure chauffée par le jour. Margaux s'assoit au milieu et regarde André qui est encore là, à l'orée du sentier, les mains dans les poches, buvant le soleil longuement. Margaux le regarde, et portée par la brise, l'entoure de son regard, le tire doucement à elle, elle qui ouvre son grand manteau sur le sol,

intimant à André de s'asseoir à ses côtés. Elle le regarde, jaune de soleil. André suit la courbe ronde parfaite de ses paupières sur le blanc immaculé de chaque œil, la petite encoche près du nez d'où coulent les larmes. Cet univers se referme un moment, rabattu par le voile sombre des cils qui se rejoignent. Il ne reste tout juste devant André que la peau de Margaux jaunie par le soleil. Le vent fait danser les cheveux de Margaux entre leurs visages, elle garde les yeux fermés, et André pense lever le bras, tendre la main pour écarter les mèches, il se contient un long moment, ne sentant sous eux que le crépitement de la rosée s'évaporant, les plis des longues tiges d'herbe qu'ils écrasent, et d'un geste maladroit il pose un doigt sur la joue de Margaux. Elle prend son poignet et l'univers s'ouvre à nouveau, mouillé et luisant, traversant André d'entre les mèches blondes, l'observant attentivement, étudiant sa respiration presque disparue. Margaux respire longuement, penche un peu la tête sur le côté pour faire glisser les mèches, et André voit ses yeux se brider, il sent la douce piqûre du corps brûlant de Margaux sur sa main, et les herbes ploient et craquent, le sol se fend sous leurs corps et il ne reste que le mouvement des fleurs qui tremblent dans le vent.

Leurs fronts luisent à la lumière, et depuis son carreau il reconnaît bien là la peau moite qui trahit un certain

embrasement. Devant les pas lourds et fatigués de Margaux, qui s'appuie sur André, il sent dans ses propres jambes cette agréable pesanteur des corps qui les engourdit, encore ivres de ce monde d'herbes et de fleurs où ils viennent de s'oublier. Il observe Margaux, il frémit devant ses tremblements, retrouve dans ce tableau d'un instant tout un univers de peau brûlante et de souffles confus, et dans cette effusion des sentiments il comprend que Margaux est désormais légère, pas pour longtemps mais d'un carreau à l'autre elle est légère, et si André l'enlace comme ça c'est qu'il a peur de s'envoler lui aussi. Ils retiennent en eux cet oubli du poids des choses qui dort encore dans le pré, qui ne s'est pas rhabillé.

Tous deux quittent le sentier en écartant les hauts plants de rhubarbe, se soutenant l'un et l'autre pour ne pas trébucher dans ses irrégularités. Ils se dirigent à gauche, hors de son carreau, et passent derrière l'annexe de la maison.

Il s'éloigne de la fenêtre, dont l'odeur de poussière chauffée par le soleil est soudainement plus forte. À chaque expiration, il sent ce tremblement, cette chose en lui qu'a provoqué le retour de Margaux et André, les cheveux encore pleins de tiges d'herbe. Ce n'est qu'un instant, attrapé là entre deux coups de brosse à dents. Il n'a qu'à descendre, les saluer, vaquer à ses occupations.

Sauf qu'un mouvement nouveau le retient là, une porte qui s'ouvre et crée un tirant d'air qui cache des pas furtifs allant à lui. Deux mains se posent sur ses épaules. Se serrant contre lui, elle respire dans son cou, encore ivre de sommeil et s'extirpant à peine de son assoupissement profond. *Dis, tu veux me tirer de là ? Tu as bien dormi ? Je dors encore, là, dans tes bras, et tais-toi, on ne parle pas dans ces moments-là.* Elle se suspend à son cou, lourde, si lourde et douce de sommeil, prise encore dans un halo d'air renfermé de sa chambre. Elle est brûlante à travers le long drap de son lit dans lequel elle s'est enroulée. Il sent les formes de son corps sous cet étrange linceul, de ses grosses mains qu'il passe dans son dos. Elle sourit, il le sait car elle a le visage écrasé contre sa poitrine et il sent sa joue se fendre, alors qu'il laisse tomber son visage dans ses cheveux. Elle se secoue dans son drap, reprend ses esprits, se redresse, et la voilà, un peu plus réveillée, qui fiche son regard brun dans le sien. Puis elle se rapproche jusqu'à ne plus distinguer clairement son visage. Ils sont nez à nez, et tout se réchauffe en lui, ils ne respirent que d'un seul souffle qu'ils se renvoient, chargé d'un désir grandissant, coupé seulement par le claquement de la porte d'en bas. Elle rit, court dans sa chambre en manquant de se prendre les pieds dans son drap trop long. Il reste là, abruti dans son bonheur, ne reprenant ses esprits que lorsque Margaux pose le pied sur la première marche

de l'escalier. Croquant presque sa brosse à dents, il fait mine de finir sa toilette matinale, encore pris de l'odeur de la poussière et d'une béatitude fragile flottant devant ses yeux, laissée là par une souffleuse de verre.

Fais un vœu !

qui échoue lamentablement



Restes

KLOÉ-ANNE GRIER

Cachés dans les livres
quelques bonheurs jaunis
sur papier glacé
mes doigts lissent
le grain de beauté dans ton cou
ton sourire de mariage
sépia le temps d'avant
s'accroche.

Tu avais ce rituel, le matin : choisir le fruit le plus mûr, le couper en deux, détacher les segments un à un, mordre la chair rosée, sentir chaque perle de pulpe éclater sous ta dent. Puis, les yeux mi-clos, tu reposais la cuillère et je léchais le jus répandu sur ta main.

Dans le frigidaire, tout en haut, il y a un demi-pamplemousse. Un peu flétri. Pas encore moisi. Cela fait quatre-vingt-six jours qu'il t'attend.

Sur le lit en jachère
repose la nuit
une boule chiffonnée en poing
mon ventre creux ton oreiller
ton odeur disparue
entre les draps en berne
tes doigts-fantômes
griffent mes os.

Tu garais la voiture à l'orée du bois. Le blanc hiver, l'écorce brune, et au-dessus, le ciel. La portière claquait, ton cou s'enfonçait dans tes épaules, tes mains dans tes poches et tes pas dans la neige. Mes bottes marchaient dans les traces des tiennes, mes yeux se balançaient au rythme de ton dos. J'écoutais ton souffle. À chaque expiration, un nuage de buée disparaissait avant que j'aie pu l'aspirer.

L'hiver s'étirole et fond. Dans le jardin, la neige coule en flaques. Près du billot où tu fendais le bois, un carré d'herbe jaune a bu l'empreinte de tes pas.

Il y a
le demi-pamplemousse
le lit désolé
le carré d'herbe morte
avril devant ma porte
fermée.



Pile ou face

Je ne te déteste pas.

Rédemption

LOUISE NAYA

Grand soleil. Beau ciel bleu. Mauvaise journée pour être morose. L'odeur du tabac sur mes doigts me rassure. Mes omelettes se fondent dans le mur de pierre. Un vent léger fait onduler le tissu de mon pantalon. Moi aussi, je pourrais m'envoler.

Midi. Un monsieur obèse mange un sandwich. Un groupe de filles en uniformes et appareils dentaires le croise. Un homme promène son chien la tête penchée sur son téléphone. Une maman avec son enfant qui chante une comptine de sa voix nasillarde. Un laveur de pare-brise que tout le monde renvoie.

Je ronge mes ongles pour avoir l'impression de croquer quelque chose. Regarder les autres pour ne pas penser à soi. Observer les gens et essayer d'être comme eux, de vivre, de rire et de manger. Je ne suis pas capable, je rentre.

Dans la cuisine, un verre d'eau pour me sentir un peu moins vide. Dégustée par la simple vue des yaourts quand j'ouvre le frigo. Je me remémore rapidement ce que j'ai avalé depuis le début de la journée. La liste est courte : une pomme. Bouchée par bouchée. J'hésite à prendre un thé. On dit que le thé vert, ça détoxifie. Je

n'aime pas ça. J'attrape le sachet. Les couleurs ne me plaisent pas, je le repose. Il n'est que midi, j'ai encore une journée devant moi pour avoir faim.

J'erre dans l'appartement et je me retrouve dans le salon. J'avais pensé que le bleu serait une belle couleur, mais aujourd'hui elle me donne froid. Trop de bleu. Sur les rideaux, sur les coussins, sur le tapis, dans le ciel. Journée bleue.

Je me blottis entre le sofa et la couverture. Ça y est, j'hiberne encore, et je repense à Lou. À nos soirées dans les chambres de la clinique. Les confessions. Les rires qui remplacent les pleurs. Les après-midis passés devant la machine distributrice en se demandant ce qu'on pourrait manger. J'optais pour des chips au barbecue et des Skittles. Elle, une barre chocolatée et des chips au vinaigre. Bien sûr, nous ne le faisons jamais. Pas d'argent, pas d'appétit.

Souvent elle parle de son psy, elle l'insulte aussi : *comment en faisant huit ans d'études en parallèle d'une petite vie tranquille, tu peux trouver des solutions aux problèmes des gens qui ont traversé le pire ?* Elle parle de son premier amour, de ses craintes. C'est comme si je connaissais ses parents, son petit frère, son chat, son quartier, ses amis. Je connais les rues où elle aimait se balader, les meilleurs endroits pour un premier rendez-vous, les

magasins où elle a volé des stylos, des crèmes ou des chaussettes.

Il y a des jours où elle ne parle pas, j'essaie de la remplacer, mais je ne suis pas si douée, et si elle reste enfermée dans son mutisme, il n'y a rien que je puisse faire. Alors on reste silencieuses sur son lit à fixer le mur vide. Un soir elle me montre la photo d'une fille morte qu'elle garde dans son tiroir : *au mauvais endroit au mauvais moment*. Sur le cliché, la fille est belle, jeune, souriante, ça me donne envie de pleurer, on ne devrait pas mourir de malchance.

Une nuit elle me parle de son demi-frère, je lui dis pour mon cousin, on se comprend encore mieux. Les mains lourdes, les incitations au silence, les clins d'œil faussement complices, on ne les dit pas. Les détails, les sensations, on n'en parle pas. Mais on sait. Trop de questions, de tristesse et de colère en même temps. On ne sait pas comment avancer avec ça, alors on choisit d'arrêter de vivre. Doucement, sans bruit. Pas d'arme, de corde ni de pont. Les seuls cris sont ceux de l'incompréhension, de la famille, des amis, on ravale nos larmes et nos mots, on revit les sensations, encore et encore.

On a essayé de se guérir de nos mauvaises expériences à la manière forte. Les caresses maladroites, les baisers

sans goût, les gestes pudiques. Sans succès. Pourtant sa peau est douce, mais mes mains sont froides, et sur mes cuisses poussent des épines. Je suis intouchable, imbaisable. Même si je l'aime, elle, sa force, et ses sourires douloureux.

Elle est restée là-bas, pas assez grosse. Comme toujours j'ai été une bonne élève et j'ai repris mes kilos, malgré tout ce que ça impliquait : les côtes moins saillantes, les cuisses plus grosses que les chevilles, les joues qui se remplissent.

Je froisse machinalement un coin de la couverture pour empêcher les larmes de monter. J'aurais dû rester là-bas avec elle, pour elle. Mes souvenirs s'emmêlent, je voudrais attraper tous ces fils qui font des nœuds, en faire des pelotes, les ranger par couleur dans le meuble à couture qu'avait ma grand-mère dans son salon. Avoir le cerveau vide pour une fois. Vide d'émotions trop fortes et de pensées trop sombres. Je voudrais recommencer, avoir cinq ans et chercher les œufs de Pâques dans le jardin, sans autre souci que de trouver les chocolats.

Mais je n'y arrive pas. J'y repense. Encore et encore. Elle prend toute la place. Par-dessus la musique de mon voisin, et celle dans mes oreilles pour ne pas l'entendre.

Je la revis. Notre étreinte. Elle est douce, sa main parcourt mon visage avec tendresse. Ses mots, son sourire. Son corps contre le mien. Mon corps sur le sien. Nos langues, nos lèvres. Parfois mes cheveux entre les deux. Sa main sur mes fesses. Une autre qui se fraie un chemin sous ma chemise. J'essaie de suivre le rythme. J'ai envie d'elle. D'un coup les images contre lesquelles je tente de lutter s'imposent à moi avec un réalisme terrifiant. Je n'arrive plus à respirer. Je suffoque et me dégage de ses caresses. Les larmes m'envahissent. J'ai besoin d'air. Je m'excuse. J'étais prête pourtant.

La sensation de sa peau ne me quittera jamais vraiment, cette nuit ratée non plus. Je m'en veux de lui avoir fait subir une autre défaite. De lui avoir fait détester son corps encore plus. Elle n'avait pas besoin de moi, pourtant je suis apparue de nulle part : une oreille pour l'écouter, une bouche pour l'embrasser et des mains pour la briser. Je suis repartie aussi simplement, une dizaine de kilos en plus et le cœur un peu moins léger.

J'essuie mes joues tout en caressant la couverture rassurante. Je trouve la force de me déplacer jusqu'à ma chambre. J'ai froid. J'allume une bougie, ça sent la vanille de synthèse. Je n'aime pas l'odeur, j'aime la flamme. J'approche dangereusement ma main du feu,

juste assez pour sentir le courant d'air brûlant, mais pas assez pour laisser une marque sur ma peau. *Il faut que tu arrêtes d'être aussi violente envers toi-même*, a dit ma psy. Je veux prendre un bain, je n'ai pas de baignoire, ce sera une douche.

Se déshabiller. Jeter les vêtements. Enlever la bague. Attacher les cheveux. Ouvrir le rideau. Le fermer. Tenir debout. Tourner le robinet. Le filet qui coule sans fin le long de ma colonne vertébrale m'hypnotise. L'eau tiède me fait fondre, presque trop chaude. Ne pas penser à la facture, ni à l'environnement. Je gratte la moisissure entre les carreaux du bout du doigt. La crasse forme une couche sous mes ongles que je rince au jet. Je trace des lettres entre les gouttes sur le carrelage blanc. J'ai envie d'y étaler mon sang, ce serait joli un carrelage rouge.

Pas de violence, a dit la psy.

Penser à autre chose. Chasser les images. De mémoire, je récite un texte que j'avais écrit à la clinique.

C'est arrivé comme un choc. Besoin de destruction, d'autodestruction. De griffer son cou, ses avant-bras jusqu'au sang. Se rapprocher toujours un peu plus de la ligne jaune sur le quai du métro. Sentir le vent soulever ses cheveux, ses poumons, imaginer le choc s'il avait été réel. Désirer le choc.

Bientôt arrêter de manger. Une pomme par-ci, un thé par-là. L'envie de vomir à chaque bouchée. Les hauts-le-cœur. La faim qu'on ignore, les gargouillements satisfaisants, révélateurs d'une force mentale qui se veut sans faille.

Compter, toujours compter, les kilomètres, les calories, les kilos. Se sentir faible. Flotter sur les trottoirs. Semaine après semaine. Gagner un trou de ceinture, perdre des centimètres dans son pantalon. Regarder les voitures lancées à pleine vitesse face à elle. Souhaiter qu'elles dérapent sur le trottoir.

Faire la vaisselle, essayer les couteaux minutieusement. Se les enfoncer dans les doigts. Relaver les couteaux. Avoir faim, encore. Lutter, toujours. Apprécier la douleur dans le genou, repousser les rendez-vous chez le physio, chez la psy, repousser les rendez-vous avec les amis, ne pas manger avec les amis. Rester debout dans le métro, dans le bus malgré les places libres, pour les calories.

Marcher, marcher encore, ne pas avoir la force de pousser la porte, se récompenser, se féliciter, s'insulter devant le miroir : grosses joues, grosses fesses, grosses cuisses. Grosses clavicules.

Juger les gens, beaucoup. Les femmes, surtout. Leur visage, leur cou, leurs bras, l'espace entre leurs jambes.

Enfin, les nuits sans sommeil, les nuits de peine, de doutes, de

larmes. Coincée entre le matelas et la couette, épuisée mais incapable de dormir.

Sous la douche, laver ses veines, savonner ses os. En s'habillant, cacher ses plaies, couvrir ses creux. En marchant, faire l'effort de plus, le pas de plus, le pas de trop. En descendant du bus, le talon rate la marche, la main ne s'accroche à rien, visage pâle sur les gravillons.

Elle ferme les yeux.

Attendrir l'écume

MARC-ÉTIENNE BRIEN

je sais on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve tout comme on ne boit jamais deux fois la même bière en raison de ces lois physiques qu'on comprend selon l'importance des noyades

je cherche le désordre à même les verres qui se
plaignent des moitiés vides les mots et les escaliers
font mal si on n'y porte pas une attention particulière
les départs se remarquent plus souvent couché que
debout

je ne comprends pas comment les heures assèchent
l'envie j'aimerais avoir l'esprit avide prêt à écrire le
soir j'ai la soif je ferme la porte d'entrée ouvre celle
du frigo je ne sais plus comment dire le misérable
dans des mots qui ne le sont pas l'ampoule est brûlée
au-dessus des goulots

j'ai bu la mer avant de lancer la bouteille abrié mes
vagues pour attendrir l'écume je n'ai pas saisi le
fonctionnement d'un phare la lumière me fuit me fait
tourner en rond l'insouciance d'être une bouée percée
je me noie avec presque rien

la lampe oublie de s'éteindre la nuit ne cherche plus à
mesurer le temps couché les vagues de chaleur me
retournent me perdent en moi-même je m'endors seul
dans un nouveau fleuve qui ne débouche nulle part les
étoiles soigneront mes migraines



NE PAS DEMANDER PARDON

dans les cas désespérés

Toutes les dernières fois

LAURIE MICHAUD

Toutes les dernières fois d'avant, je te disais que je voulais prendre des polaroids de toi. Pour pouvoir sourire dans plusieurs années en les regardant. Stupide de même. Tu refusais toujours. Je savais que t'avais raison, mais je m'essayais à chaque fois. Tu disais « ça serait cave, après un parcours sans faute, de se faire pogner à cause d'une photo. » Après la fois où ma boucle d'oreille est tombée dans ta douche. La fois où elle t'a fait une surprise et que j'ai dû partir en vitesse, laissant mon livre sur ta table de chevet. La fois où j'ai dû lui sourire dans un 5 à 7 quand, quelques secondes avant, ta main était sous mon chandail. Ça serait trop cave. Tu gâcherais quand même pas ta vie pour une photo. C'était logique. J'acquiesçais.

« Je veux être un bad boy, mais juste dans ma tête », tu m'avais dit, la première fois où tu t'étais glissé sous mes draps.

*

Vers le début de l'été, on a convenu qu'après quatre ans à se voir dans le dos de ta high school sweetheart,

c'était assez. Les choses s'étaient compliquées quand vous aviez déménagé ensemble, à la fin du bac. C'était devenu trop lourd pour la dose de fun. Et ça faisait presque un an qu'on s'était pas vus, de toute façon.

La décision est survenue lorsque j'étais au travail. Pendant une journée normale, banale, plate. Je regardais un des quatre murs beiges qui m'entouraient. Une prison ouverte. Je me suis dit que je devais vraiment arrêter de travailler ici, quand mes pensées ont divergé vers toi. C'était le même feeling que de tomber dans sa semaine et de tacher ses draps.
Fuck, pas encore.

Mais j'ai décidé de me divertir et de te demander si tu pouvais me réserver une journée dans la semaine qui s'en venait. Je t'avais jamais demandé ça avant, qu'on passe toute une journée ensemble.

- J'ai essayé.
- Tu as essayé ?
- Oui.
- Ça veut dire ?
- Que ça a pas passé au conseil.
- Peux-tu être plus clair ? Tu as demandé la permission de me voir et tu t'es fait dire non ?
- Exact.

J'ai cligné des yeux devant l'absurdité de ma dernière question. Et devant ta réponse. Tu avais perdu tes capacités décisionnelles quelque part entre ton déménagement, ton nouveau diplôme, ton Google Home, vos deux chats et toutes les nouvelles plantes dans ta cuisine. Pas que je voulais encourager l'adultère anyway. *Mais rendu là.* J'avais déjà constaté la solidité variable de mon système de valeurs.

*

C'était pas la première fois qu'on essayait d'arrêter de se voir. La fois où je t'avais envoyé une photo de mon nouveau tattoo, j'étais arrivée à me convaincre qu'on se reverrait plus. Ça faisait longtemps que tu voulais le voir, et je refusais d'en prendre une photo. Un tatouage, ça figurait dans la liste des choses que tu trouvais cool and bad, mais juste sur les autres. Je l'utilisais comme une courroie, un levier de chantage pour te ramener chez moi. En t'en envoyant une photo, en sachant que tu étais avec elle ce soir-là et que tu n'aimerais pas trop ça voir mon nom apparaître sur ton écran, ça voulait vraiment dire que je tournais la page sur toi. Je me trouvais ben edgy de faire ça. Même avec cette soudaine vague de courage, j'ai eu un goût amer en bouche avant de peser sur send. Je ne me servais plus jamais de ça, pathétiquement, pour essayer de te revoir. Mais être une femme libérée, tu sais, c'est pas si facile.

Je m'étais fait un scénario. Je pensais que tu allais me demander si c'était nous, sur le dessin. J'aurais répondu que oui. J'aurais dit, *oui tu m'as assez marquée pour que je me fasse imprimer quelque chose sur la peau qui me rappelle toi. You happy ?* Mais tu as répondu avec l'emoji de la main dont le pouce et l'index se touchent, avec les doigts relevés. T'as peut-être pas réfléchi avant d'envoyer ça, mais ce n'était pas un thumbs up, pour une fois. Tu savais que j'haïssais ça, l'indifférence exprimée avec un pouce en l'air.

*

Quand t'es arrivé, t'étais nerveux. Je t'ai dit que c'était normal, que c'était juste parce que ça faisait longtemps. Tu as dit que « non, c'était comme ça à chaque fois, pourquoi je fais ça, je comprends pas, pourquoi je suis encore ici, pourquoi je reviens vers toi, chaque fois je me pose la question, je reviens avec un pénis à moitié bandé, une conscience semi tranquille, je suis là et je ne comprends pas pourquoi. » Ça m'a apaisée.

Tu t'es levé pour aller nous faire des rhum and coke, ton drink préféré. Tu avais apporté tous les ingrédients nécessaires. Tu as sorti de ta poche un petit verre qui te permettrait de mesurer les quantités pour les cocktails que tu allais concocter. Tu m'auras

surprise jusqu'à la fin. *Who does that ?* « Le meilleur ratio c'est deux pour trois. Avec du Coke Diète sans sucre. C'est important, la sorte. » T'es tellement ordonné, tellement *by the book*. Pourtant, tu étais encore dans mon appartement.

Je t'ai demandé si tu étais resté à l'intérieur de ton couple-ouvert-juste-d'un-bord durant la dernière année. Tu as dit que oui. *Bull-fucking-shit*. Mais je souriais en pensant à l'idée de la maîtresse trompée. La possibilité de me faire prendre à mon propre jeu m'amusait.

Je m'incantais que ma protection était ma parole. Si tu avais eu le malheur de me refiler quelque chose, je savais que mes mots pouvaient agir comme un bulldozer sur ta vie. Tout dire. Je l'avais imaginé tellement de fois. J'avais presque envie que ça arrive. Juste pour voir. *There, there, you have so much power*. Des pensées rassurantes pour les moments d'angoisse.

Comme lorsque je me demandais ce qui serait arrivé si j'étais tombée enceinte de toi. Je ne te le disais jamais quand j'oubliais des pilules, je trouvais ça cool que ça soit une possibilité. Tant qu'à jouer avec le feu. Je me répétais, comme une comptine, *avoir le feeling que quelqu'un peut fuck up ma vie me rassure*.

J'ai fini par développer une obsession pour l'adultère. Je voulais le voir partout. Je me suis mise à suivre les hommes dans la rue qui marchaient avec un bouquet de fleurs dans les mains. Pour voir où ils allaient. Pognier ceux qui feraient comme toi. Je brûlais des couples, je détruisais ce que je pouvais. À défaut d'être capable de briser le tien, j'incendiais celui des autres. J'achetais, j'épluchais tous les livres qui parlaient de tromperie. Je voulais trouver la phrase parfaite pour exprimer chaque émotion qui m'avait traversée. J'essayais de reconstituer ce qui m'arrivait, un mot à la fois. Un reality check qui me prouvait que j'étais pas si spéciale. Partager ma folie pour la décupler. Enterrer mon histoire fucking pathétique sous une pile de mots. Souvent, c'était vraiment trop quétaine, ou trop loin de moi. *Anna Karénine* ne réglait pas mes problèmes. Mais des fois, je trouvais une phrase à entourer de mon marqueur rose. C'était assez pour justifier ma quête, ça me calmait.

*

Tu m'as dit que tu t'étais préparé avant d'arriver. Préparé ? « Oui, je me suis masturbé pour durer plus longtemps ». Une belle attention. Un geste d'affection moderne. *Pre-game masturbation is the new bouquet de fleurs*. On a baisé, c'était pas ça l'important. Juste savoir que t'étais ici me satisfaisait. J'en ai profité pour

être passive, du self sabotage à son meilleur. Pour me convaincre, et pour t'aider à te faire croire à toi aussi, que tu ne reviendrais plus jamais ici.

Avant que tu partes, je t'ai dit que je voulais prendre des photos de toi. « Tu vas les mettre où ? » Les cacher dans un livre et ne plus jamais les regarder, ai-je répondu, avec autant de détermination que possible dans la voix. Pour la première fois tu n'as pas protesté.

Clic, une preuve.

Clic, deux preuves.

Récolter les artefacts pour me prouver que je n'ai pas tout imaginé. Pas avec des fichiers numériques, effaçables du bout d'un doigt. C'étaient des preuves tangibles, montrables, surtout, divulgables. *What the fuck is wrong with you.* Tu avais baissé ta garde. Tu m'avais finalement donné du pouvoir. Tu m'avais offert la possibilité de t'incriminer. Ce n'était pas dans tes habitudes de me faire des cadeaux.

Après que tu sois parti, j'ai décidé de ranger mes nouvelles pièces à conviction. Sans hésiter, mes doigts ont glissé entre les pages jaunies de mon exemplaire de *La vie est brève et le désir sans fin*. J'ai installé les photos avec fermeté dans la colle encore gommante

de la reliure. J'ai filmé le tout et je t'ai envoyé la vidéo. En voyant le titre du livre, tu m'as dit que j'avais fait un excellent choix.

*

Kamouraska – Après l'été

Je suis venue ici pour te sortir de moi. Un bon classique : la fille qui part, loin, écrire sur son lost love. Quatre ans de ma vie avec une surimpression de toi sur moi. C'est lourd, à la longue, porter ça. Je cherche sur la grève un endroit où m'installer, mais je ne trouve rien, sauf un rocher avec une légère forme incurvée, un semblant de banc. Je m'assois, ça me pique les fesses. Un morceau de la roche me rentre dans le dos, l'autre m'irrite les côtes. Ce sera un endroit parfait.

l'ampleur des nids- de-poule

SARAH GAUTHIER

jure-moi
on part
se noyer sous le vert du lac
grandir contre les vagues

(nos mâchoires fracassées)

dis-moi
on part ce soir
mes épaules taillées
dans le squelette du char

roule
on se magasine une virée
au fond du fleuve
ma peau de conne comme serviette

partout ta voix aucune place
pour les ongles rongés
les appels s'accumulent
rater une marche
brise mes dents

je me cogne la tête sur tes os
ne sais pas cligner
une paupière à la fois

nos pas se dévissent
laissent en plan
mes chevilles

dans mon ventre se fixent
l'asphalte brûlant
l'ampleur des nids-de-poule

condamnés
fantômes et pouceux
me pilent sur le corps

deux mille kilos de métal
travaillent ma chair
coulent le ciment
pour réorienter mes veines



[P]

Revue littéraire

lepied.littfra.com



L'intérieur de ce document est imprimé sur un papier certifié Éco-Logo, blanchi sans chlore, contenant 100 % de fibres recyclées postconsommation, sans acide et fabriqué à partir de biogaz récupérés.
Cette revue a été mise en page avec le logiciel libre Scribus, version 1.4.6.